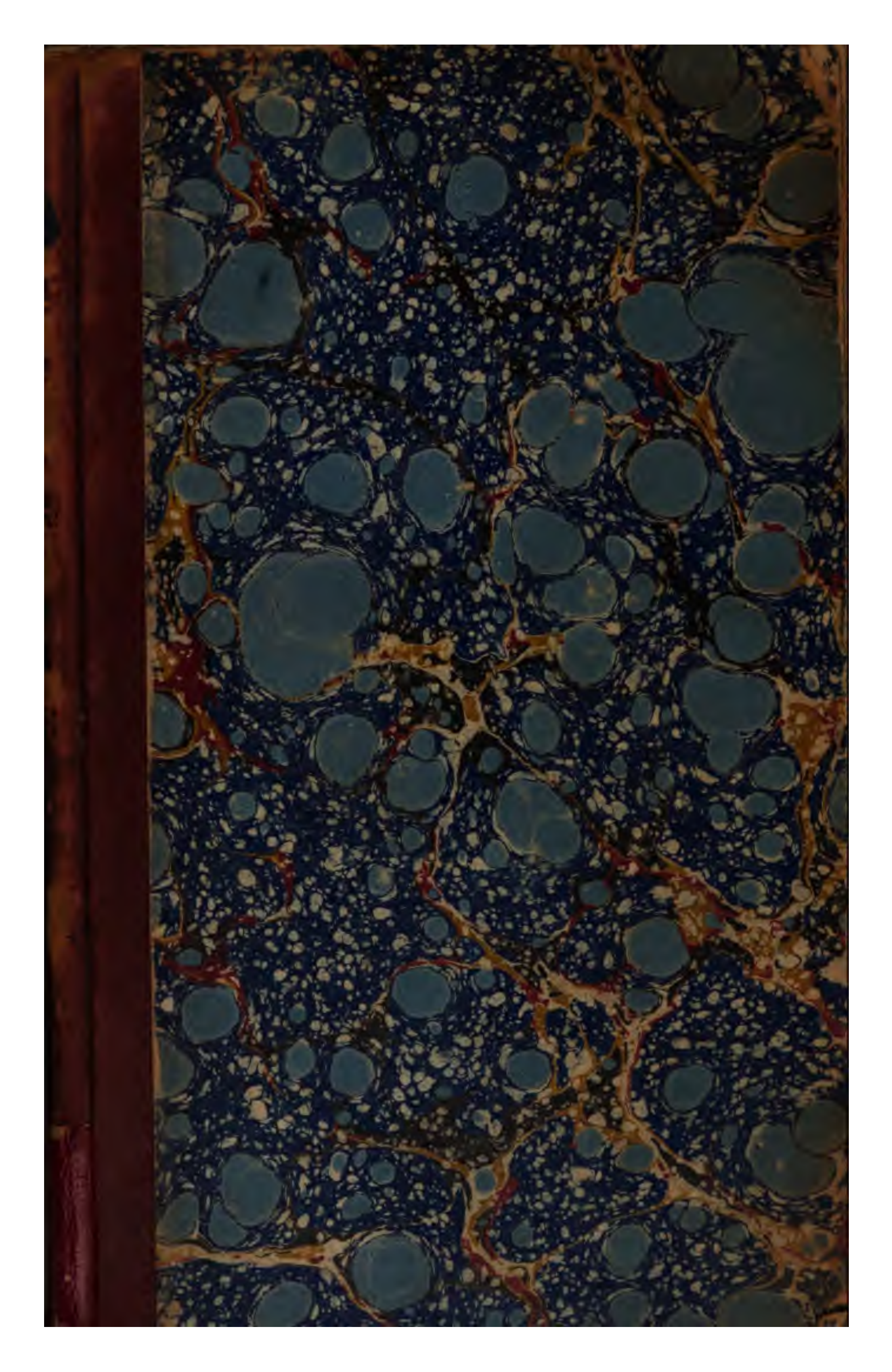



600029572V



LE MYSTÈRE DES BARDES

LE MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE

OU LA

DOCTRINE DES BARDES GALLOIS

DU MOYEN AGE

SUR DIEU, LA VIE FUTURE ET LA TRANSMIGRATION DES AMES

Texte original, Traduction et Commentaire

PAR

ADOLPHE PICTET

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10
1856


BIBLIOTHECA

AVANT-PROPOS

Quand, il y a maintenant trois ans, j'ai publié dans la *Bibliothèque Universelle de Genève* la traduction du *Mystère des Bardes*, accompagnée d'un commentaire explicatif, j'avais surtout en vue d'attirer de nouveau l'attention sur un débris trop peu connu des anciennes croyances de la race celtique. Je n'ai point dissimulé les objections que peut présenter la critique sur le degré relatif d'authenticité de ce curieux monument traditionnel du moyen âge gallois; mais j'ai exprimé aussi la conviction que ses caractères intrinsèques sont de nature à lever tous les doutes sur la réalité d'un fond primitif et original. Aucune opposition raisonnée ne s'est produite jusqu'ici, à ma connaissance du moins, contre cette manière de voir, et des adhésions assez nom-

breuses sont venues témoigner de l'intérêt très-général que ce petit travail a réveillé. Parmi ces adhésions, je place en première ligne celles de M. Henri Martin, l'éminent historien de la France, et de l'illustre Jacob Grimm, le chef des mythologues de l'Allemagne. D'une autre part les triades bardiques ont reçu un accueil plein d'une sympathie immédiate, parce qu'elles sont venues tout à point répondre à des tendances nationales et philosophico-religieuses qui s'étaient révélées déjà de plusieurs côtés, et en particulier dans le premier volume de l'histoire de France de M. Michelet. Par une coïncidence toute fortuite, ma traduction des triades a paru presqu'en même temps que le livre éloquent (*Ciel et Terre*) où M. Jean Reynaud revendiquait les droits du vieux génie gaulois; et M. Alfred Dumesnil, qui écrivait alors son *Réveil de la Gaule*, a trouvé, comme il le dit lui-même, dans le *Mystère des Bardes*, la confirmation *la plus complète, la plus heureuse et la plus inattendue*, de sa manière de comprendre l'antique foi gauloise de l'immortalité. C'est ce qui explique l'espèce de ferveur qui s'est attachée tout d'abord au contenu même des triades, sans se préoccuper des questions qu'elles soulèvent au point de vue de l'histoire. Pour quelques esprits plus ardents que réfléchis, le néo-druidisme est même devenu comme une foi nouvelle, comme un drapeau de ralliement. A part les exagérations inévitables d'un entraînement fondé d'ailleurs sur de nobles instincts, c'est un phénomène curieux

que cette renaissance subite d'idées transmises à travers tant de siècles, et oubliées depuis si longtemps dans un petit coin de l'Angleterre. Il faut certes que la valeur intrinsèque de ces idées ait bien quelque importance, pour qu'elles répondent d'une manière aussi complète à certaines aspirations impérieuses de notre époque.

Il serait à regretter toutefois que cet accueil immédiat fît négliger le côté historique de la question, et mettre en oubli la tâche de la critique. L'existence de ces triades fait surgir plus d'un problème intéressant, et doit provoquer de nouvelles recherches. Ces recherches, il est vrai, sont difficiles, et ne peuvent être entreprises que par des hommes versés dans la connaissance de toute la littérature cymrique du moyen âge. Il faudrait d'un côté réunir, dans les anciens poëmes bardiques et les superstitions populaires, tout ce qui peut se rattacher à la partie druidique des triades, et de l'autre, étudier un peu l'histoire de la théologie chrétienne galloise, pour voir jusqu'à quel point il y a eu action et réaction entre ces deux influences, et faire leurs parts respectives dans la formation du néo-druidisme. Il ne serait pas impossible de retrouver quelques traces de cet antagonisme jusque dans l'hérésie de Pélage, dont les doctrines persistèrent si longtemps dans les églises bretonnes en dépit des anathèmes des conciles. Il est certain que la manière dont l'hérésiarque breton revendiquait le principe de la personnalité

humaine et du libre-arbitre, rappelle singulièrement quelques-unes des triades bardiques.

Toutes ces considérations m'ont fait penser qu'il y aurait quelque avantage, pour la science, à donner aux triades une plus grande publicité, comme point de départ pour les recherches ultérieures. Je réimprime donc mon premier travail, en le retouchant ici et là, et en le complétant par l'addition du texte original gallois. Cette addition pourra sembler superflue, vu que le gallois ne compte, à coup sûr, qu'un bien petit nombre d'amateurs sur le Continent. Mais les études celtiques commencent à reprendre une place importante dans la philologie, l'archéologie et l'histoire, et on ne saurait trop rappeler qu'une connaissance approfondie des idiomes celtiques encore vivants peut seule donner à ces études une base vraiment solide. Dans cette voie, l'Allemagne a déjà devancé la France[1], et c'est à la France cependant qu'il appartiendrait de prendre l'initiative, et d'explorer cette mine trop oubliée où gisent enfouis les titres de ses origines primitives.

J'ai reproduit le texte gallois d'après la seule version connue jusqu'ici, celle d'Edward Williams[2]. Ce texte ne semble pas toujours parfaitement correct,

[1] Surtout par le beau travail de J.-C. Zeuss, qui, dans sa *Grammatica celtica*, a jeté d'une main ferme les bases véritables de la philologie celtique.

[2] *Lyric poems*, 2 vol. in-12. Londres, 1794.

et il serait à désirer que quelque savant Gallois, à portée de consulter les manuscrits, en fît une révision critique, le complétât par la publication des triades inédites, et s'attachât à en dissiper les obscurités. Malheureusement les travaux de ce genre trouvent peu d'encouragements chez la *race saxonne*, et l'oubli même où est resté jusqu'à présent le *Mystère des Bardes*, publié cependant il y a plus de soixante ans, témoigne d'une singulière indifférence des Anglais pour les études celtiques. Puisse notre modeste publication contribuer à réveiller le zèle des Gallois pour une exploration plus complète des curieux monuments de leur moyen âge, en leur montrant que l'importance en est comprise sur le Continent! Puissent les poëmes mystiques de Taliesin surtout trouver enfin un interprète qui les fasse sortir de la nuit qui les entoure! Tant que ce problème ne sera pas résolu, les Gallois n'auront pas accompli la tâche que leurs ancêtres ont léguée à leur patriotisme.

INTRODUCTION.

On a beaucoup écrit depuis longtemps sur la religion présumée et la sagesse des anciens druides de la Gaule et des Iles Britanniques, et il semble que la question doit être épuisée. Il en serait ainsi, sans doute, s'il fallait s'arrêter aux rares et imparfaites données que nous ont léguées à ce sujet les historiens de l'antiquité classique; mais il est d'autres sources, trop peu explorées jusqu'à présent, qui ouvrent un champ nouveau et très-riche aux investigations. Je veux parler des monuments traditionnels de tout genre qui se sont conservés chez les descen-

dants de la vieille race celtique, en Angleterre et en Irlande. Ce n'est pas que ces précieux matériaux n'aient été l'objet de travaux déjà considérables; mais, malheureusement, ces travaux, entrepris presque toujours dans des vues trop systématiques, et manquant surtout d'une base solide que la critique philologique pouvait seule leur donner, n'ont guère abouti qu'à de vaines hypothèses; si bien que tout, à peu près, est à refaire avec une méthode plus logique et une marche plus rationnelle.

Il n'y a pas bien longtemps qu'une pareille entreprise eût offert des difficultés peut-être insurmontables. Les études celtiques étaient fort en discrédit, les matériaux rares, les investigateurs plus rares encore. Dès lors de grands progrès ont été faits dans une voie meilleure. Les idiomes celtiques, rattachés définitivement à leurs origines indo-européennes, sont devenus nécessaires à l'étude comparée de cette immense famille de langues. Les maitres de la science en Allemagne, Grimm et Bopp, les ont fait rentrer dans le cercle de leurs belles recherches. En Irlande, MM. Petrie et O'Donovan ont porté dans l'étude des antiquités et des vieux textes

gaëliques un esprit de sage critique, tandis que l'ingénieux et spirituel Crofton Croker nous ouvrait le monde charmant des contes populaires de la verte Erin. En Angleterre, une noble dame, lady Charlotte Guest, a publié les originaux gallois des *Mabinogion*, ancien et curieux recueil de traditions populaires du moyen âge, en les accompagnant d'une excellente traduction anglaise et de commentaires très-instructifs. Enfin, en France, M. Hersart de la Villemarqué a su réveiller un intérêt prodigieux dans l'Europe entière par son admirable collection des chants de la Bretagne armoricaine, ouvrage qui en est déjà à sa 4me édition. Une large et saine voie de recherches se trouve ainsi ouverte au zèle des explorateurs. On peut espérer de cette impulsion nouvelle les fruits les plus heureux pour l'étude des origines celtiques.

C'est dans le but de contribuer, pour ma faible part, à cet avancement d'une branche importante de l'histoire de notre Europe ancienne, que je tente de ramener l'attention sur l'un des monuments les plus curieux de la littérature galloise du moyen âge, monument unique dans son genre, et dont la valeur intrinsèque ne me

semble pas avoir été suffisamment appréciée. Je veux parler de cette portion des triades bardiques qui se rapporte aux anciennes croyances sur la nature de Dieu, la constitution de l'univers, la transmigration des âmes et la destinée humaine[1].

Ces triades font partie d'un manuscrit resté inédit jusqu'à ce jour, intitulé *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, ou le mystère des Bardes de l'île de Bretagne, et dont le savant et judicieux Sharon Turner a rendu un compte assez détaillé dans sa *Vindication of the genuineness of the ancient britisch poems* (p. 227). C'est une collection, faite à diverses époques, des préceptes bardiques sur l'art de la poésie et du chant, ainsi que sur des questions de morale et de philosophie religieuse. Les éditeurs de l'*Archaio-*

[1] On sait que les *triades* sont des aphorismes développés toujours en *trois* points principaux, probablement pour les graver plus facilement dans la mémoire. Les Gallois possèdent des triades historiques, morales, juridiques, poétiques, etc., dont la masse est assez considérable. Cette forme de transmission paraît remonter jusqu'aux druides de la Gaule; car, ainsi qu'on l'a remarqué déjà, leur célèbre précepte de conduite morale, *honorer les dieux, ne point faire le mal et cultiver le courage viril*, constitue une véritable triade.

logy of Wales avaient l'intention de le publier dans un quatrième volume de leur recueil, lequel volume n'a point paru. On ne les connaît donc jusqu'à présent que par un extrait étendu qu'un savant gallois, Ed. Williams, en a donné, à la suite de ses poëmes lyriques, et par les citations que Owen Pughe en a tirées pour son dictionnaire gallois[1]. Cette publicité trop restreinte explique comment ce remarquable document n'a pas obtenu jusqu'à présent toute l'attention qu'il mérite. Turner en a fait, il est vrai, un résumé succinct, et les mythologues gallois en ont parlé plus d'une fois comme d'une chose curieuse; mais nulle part, que je sache, ces triades n'ont été appréciées dans leur ensemble et leur liaison intrinsèque.

La première question qui se présente, sans doute, est celle de leur degré d'authenticité comme expression véritable des anciennes doctrines bardiques, sinon druidiques. A cet égard, il faut convenir de prime abord que les preuves

[1] J'ai eu soin d'indiquer par des renvois celles des triades qu'Owen a citées et traduites, pour faciliter la comparaison des textes, et des interprétations.

extérieures et matérielles laissent beaucoup à désirer. Le manuscrit qui renferme ces triades ne date que de la fin du dix-septième siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste collecteur Edward Davydd, ne remontent pas au delà du milieu du seizième siècle. Le style en est comparativement moderne, et, si le fond peut être considéré comme ancien, il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence, chez les Gallois du moyen âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance? Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César,

le premier, nous apprend que les druides enseignaient, non-seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration (*ab aliis post mortem transire ad alios*). Après lui Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails. Les passages qui s'y rapportent ont été cités si souvent, que je puis me dispenser de les reproduire ici. L'idée de la métempsycose, bien qu'assez naturelle en elle-même, ne s'est pas formulée en doctrine religieuse chez un grand nombre de peuples divers. On ne la trouve systématiquement développée que dans l'Inde ancienne, en Égypte, et probablement aussi chez les druides; car on ne saurait faire entrer en ligne de compte les grossières notions de ce genre observées chez les Groënlandais et quelques peuples de l'Afrique et de l'Amérique. Les idées de Pythagore à ce sujet étaient étrangères à la Grèce, et empruntées à l'Egypte sans doute plutôt qu'à la Gaule, alors presque inconnue aux Hellènes. D'où serait donc venue aux bardes gallois du moyen âge une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la

transmigration des âmes, si ce n'est des druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du christianisme. Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales; et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression[1].

Ce n'est pas à dire que ces triades nous offrent l'ancien système druidique dans sa pureté. Il est impossible que le christianisme n'ait pas exercé une influence notable sur cette espèce de religion secrète conservée par les bardes

[1] Une triade citée par Owen Pughe dans son dictionnaire gallois, au mot *gallu,* prouve que la connaissance du *Cyfrinach,* ou mystère, était exigée des Bardes.

Tri pheth nis gellir bardd hebddynt: *awen wrth gerdd*, *gwybod cyfrinach barddas*, *a chynneddfau da.*

Trois choses sans lesquelles nul ne peut être barde : l'*awen* (ou le génie) *poétique; la connaissance du mystère bardique*, *et une saine moralité.*

comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle. Ce n'est guère que par cette influence que l'on peut s'expliquer le caractère singulier de pureté, d'élévation et surtout d'humanité qui frappe dans les triades, et qui s'accorde mal avec certains côtés barbares de l'ancien culte druidique. Ce qui doit bien plutôt surprendre, c'est que le système bardique ait pu se maintenir aussi entier vis-à-vis des dogmes chrétiens dont il n'offre aucune trace positive, du moins dans l'extrait d'Edward Williams. On n'y trouve rien, en effet, qui fasse la moindre allusion ni à la Trinité, ni à la rédemption, ni à la personne du Sauveur, ni aux traditions sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament; rien qui rappelle les idées du moyen âge sur l'enfer, le purgatoire et le paradis, lesquels jouent partout ailleurs un si grand rôle dans les légendes et les poésies populaires. L'influence du christianisme semble ainsi n'avoir été qu'indirecte, et ne s'être exercée que pour épurer, pour élever les notions traditionnelles anciennes sur Dieu, le monde et l'immortalité de l'âme.

Il faut bien ajouter toutefois que tant que les

triades bardiques ne seront pas publiées en entier, il sera difficile de faire la part exacte de l'influence des idées chrétiennes sur les anciennes doctrines traditionnelles. Les plus vieux monuments gallois sont postérieurs de deux ou trois siècles au moins à l'introduction du christianisme, et on y remarque partout, comme dans les poëmes de Taliesin, un mélange bizarre des croyances celtiques avec les dogmes chrétiens. Il est possible qu'Edward Williams, dans l'extrait qu'il a donné des triades bardiques, ait choisi de préférence celles qui lui ont paru avoir conservé le caractère le plus original. Ceci, du reste, n'infirmerait en rien notre manière de voir, car la forme même des triades prêtait facilement aux interpolations, et le fond primitif a dû s'accroitre, au travers du moyen âge, par des additions successives.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révèleront directement beaucoup mieux que par tout exposé préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication par Ed. Williams, traduites aussi fidèlement que possible, et en faisant suivre chaque triade d'un commentaire explicatif.

Le traducteur anglais a souvent paraphrasé plutôt que traduit: j'ai tâché de serrer le texte de plus près, en ayant soin de motiver, chemin faisant, quelques divergences, assez légères d'ailleurs, dans la manière d'entendre le sens de l'original.

CYFRINACH BEIRDD YNYS PRYDAIN

LE MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE.

TRIADE I.

Tri un cyntefig y sydd, ag nis gellir amgen nag un o honynt, *un Duw, un gwirionedd*, ag *un pwngc rhyddyd*, sef y bydd lle bo cydbwys pob gwrth.

Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : *un Dieu, une vérité* et *un point de liberté* ; c'est-à-dire (le point) où se trouve l'équilibre de toute opposition.

Cette première triade établit implicitement, et dès le début, le grand principe de l'unité de Dieu; car il est bien évident que la *vérité* et la *liberté* rentreront nécessairement dans l'unité divine.

L'expression de *un point* de liberté serait fort obscure sans le commentaire qui l'accompagne. Il ne saurait être question ici de la liberté humaine; car, dans la sphère de l'humanité, il y aurait autant de *points de liberté* que de personnalités individuelles. Le *point d'équilibre* de tous les contraires, ou, comme on dirait avec Kant, de toutes les *antinomies*, ne peut se trouver qu'en Dieu; et il correspond exactement, pour l'idée comme pour l'expression, avec l'*Indifferenzpunkt*, le point d'indifférence, de la philosophie de Schelling: le point de l'identité absolue, antérieure et supérieure à toute détermination et limitation, et libre, par conséquent, d'une absolue liberté. Je ne veux pas dire, en faisant ce rapprochement, que les bardes aient attaché à cette expression un sens métaphysique aussi précis que le philosophe allemand; mais l'idée est au fond la même, et ne pouvait guère se rendre plus clairement dans le langage concis des triades.

TRIADE II.

Tri pheth tardd o'r tri un cyntefig: pob *bywyd*, pob *daioni* a phob *gallu* [1]

[1] Voyez Owen. Welsh Dict. au mot *tardd*.

Trois choses procèdent des trois unités primitives, toute *vie*, tout *bien* et toute *puissance*.

Cette seconde triade confirme ce que nous avons dit de la première comme établissant l'unité de Dieu. La vie, le bien, la puissance, ne dérivent pas respectivement de Dieu, de la vérité et de la liberté, mais de Dieu seulement, dont la vérité et la liberté sont des attributs. C'est ainsi évidemment qu'il faut l'entendre.

TRIADE III.

O dri anghenfod y mae Duw; sef y mwyaf parth *bywyd*, y mwyaf parth *gwybod*, a'r mwyaf parth *nerth*; ag nis gellir namyn un o'r mwyaf ar un peth.

Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de *vie*, la plus grande part de *science*, et la plus grande part de *force* ; et il ne saurait y avoir qu'une seule plus grande part de chaque chose.

Autrement dit : Dieu est la vie, la science et la puissance suprêmes. Ceci n'exige aucun commentaire.

TRIADE IV.

Trí pheth nis dichon Duw lai na bod; a *ddylaï'r* dâ cyflawn, a *ddymunaï'r* dâ cyflawn, ag a *ddichon* y dâ cyflawn [1].

Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit *constituer* le bien parfait, ce qui doit *vouloir* le bien parfait, et ce qui doit *accomplir* le bien parfait.

Dieu est ici considéré comme le bien absolu, au point de vue moral; non pas abstraitement, mais comme l'être souverainement bon. Non-seulement il est, en lui-même, le bien parfait, mais il le *veut* et il l'*accomplit;* et il se révèle ainsi par sa volonté et son œuvre.

TRIADE V.

Tri thystion Duw am a wnaeth ag a wnâ; *gallu* anfeidrol, *gwybodaeth* anfeidrol, a *chariad* anfeidrol; gan nad oes nas dichon, nas gwyr, ag nas mynn y rhain.

1 Compar. Owen. Welsh Dict. au mot *dichon*.

Trois témoignages de ce que Dieu fait et fera : sa *puissance infinie*, sa *sagesse infinie* et son *amour infini* ; car il ne manque rien à ces attributs, comme pouvoir, science et volonté, pour accomplir toutes choses.

J'ai traduit la seconde partie de cette triade d'après Williams, ne pouvant tirer un meilleur sens du texte qui paraît corrompu. Heureusement que ce passage explicatif a peu d'importance.

Cette triade introduit en Dieu un nouveau principe, celui de l'amour divin. Il est à croire que cet élément, étranger dans sa pureté aux religions païennes, est dû à l'influence du christianisme, bien que d'ailleurs le système bardique, tel qu'il est exposé ici, n'offre aucune trace positive des dogmes chrétiens.

TRIADE VI.

Tri phendod trefn gwaith Duw er peri pôb peth; *dirymmu'r drwg, nerthu'r dâ,* ag *amlygu pob gwahaniaeth;* fal y gwyper a ddylai oddiwrth na ddylai fôd [1]

Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, dans la création de toutes choses : *amoindrir le mal, renforcer*

1 Voyez Owen. Dict. au mot *pendawd*.

le bien, et *mettre en lumière toute différence;* de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Ceci développe davantage l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme Providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle; elle a un but et surtout un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car les triades, dans leur disposition actuelle du moins, n'offrent pas un enchaînement systématique. Dieu, le souverain bien, et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal? C'est ce qui n'est point dit encore, et ce qui ne sera pas dit d'une manière expresse. On reconnaîtra seulement que le mal est un principe ennemi, dont la sphère d'action est limitée par la puissance divine, et qui doit être combattu et amoindri de plus en plus jusqu'à son anéantissement final.

L'expression galloise qui désigne le mal, *drwg* (prononcez *droug*) sera bientôt l'objet de quelques rapprochements curieux qui semblent y révéler une très-ancienne personnification du mauvais principe.

En présence de la toute-puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à Lui, n'a aucune réalité : c'est pour la créature. Il *met donc en lumière,* il manifeste *toute différence,* c'est-à-dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures, douées d'intelligence, puissent se développer, se reconnaître, et distinguer *ce qui doit être* (le bien) de *ce qui ne doit pas être* (le mal).

TRIADE VII.

Tri pheth nis gall Duw lai na'u gwneuthur; y *mwyaf ei lês*, y *mwyaf ei eisiau*, a'r *mwyaf er harddwch* o bob peth.

Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : ce qu'il y a *de plus utile*, ce qu'il y a *de plus nécessaire*, et ce qu'il y a *de plus beau*, pour chaque chose.

A côté de l'utile et du nécessaire, nous avons ici le beau, comme une fin que Dieu se propose dans la création des êtres. Ainsi chaque chose, au point de vue de l'ensemble, possède exactement toute la somme relative d'utilité, de réalité et de beauté dont elle est susceptible; ce qui revient à dire, avec Leibnitz, que tout est pour le mieux possible dans le monde tel qu'il existe : principe magnifique que la mordante ironie de Voltaire est bien impuissante à ébranler.

TRIADE VIII.

Tri chadernyd hanfod : *nis gellir amgen*, *nid rhaid amgen*, ag *nis gellir gwell gan feddwl;* ag yn hynn y diwedd pob peth [1].

1 Voyez Owen. Dict. au mot *hanfod*.

Trois puissances de l'existence : *ne pas pouvoir être autrement*, *ne pas être nécessairement autre*, et *ne pas pouvoir être mieux par la conception;* et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

Cette triade peut paraître obscure, et exige, pour être comprise, d'être traduite dans un langage plus philosophique. Les puissances (*cadernydd*) de l'existence, sont ce qu'un kantien appellerait des *catégories* de l'entendement; mais conçues objectivement, comme attributs des êtres, et non comme simples formes de l'intelligence. Les trois puissances énoncées correspondent aux catégories de la *nécessité*, de la *contingence* et de la *possibilité*. Ce qui est *nécessaire* est par cela même complet en soi, ce qui n'est que *contingent* suffit à remplir sa destination relative, et ce qui *épuise la possibilité* s'élève à la perfection. Ces trois caractères constituent donc l'excellence relative de chaque chose; de là l'expression de *puissance* employée par les bardes.

TRIADE IX.

Tri pheth dir y byddant : *eitha gallu*, *eitha dëall*, ag *eitha cariad Duw* [1]

1 Voyez Owen. Dict. au mot *dir*, où *eitha* suprême, extrême, est écrit plus correctement *eithaf*, avec l'*f* = *m* du superlatif.

Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : *la suprême puissance, la suprême intelligence*, et *le suprême amour* de Dieu.

TRIADE X.

Tri bannogion Duw : *bywyd* cyfoll ; *gwybodaeth* cyfoll, a *chadernyd* cyfoll.

Les trois grandeurs de Dieu : *vie* parfaite, *science* parfaite et *puissance* parfaite.

Ces deux triades ne sont qu'une répétition des numéros V et III, et n'exigent aucun commentaire.

TRIADE XI.

Tri achos bywedigion : *cariad Duw* gan eitha dëall cyflawn ; *dëall Duw* yn gwybod eitha mod-

dion; a *nerth Duw* gan eitha mynn, cariad a dëall [1].

Trois causes (originelles) des êtres vivants : l'*amour divin* (en accord) avec la suprême intelligence; la *sagesse divine*, par la connaissance parfaite de tous les moyens; et la *puissance de Dieu* (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse.

Même observation que ci-dessus.

Jusqu'à présent nous n'avons vu que des principes généraux, remarquables sans doute à plusieurs titres, mais qui se rapprochent plus ou moins des systèmes religieux et philosophiques connus. Avec la triade suivante, nous entrons dans un monde tout nouveau, soit comme doctrine, soit comme terminologie.

TRIADE XII.

Tri chylch hanfod y sydd : *cylch y Ceugant*, lle nid oes namyn Duw, na byw, na marw, ag nid oes namyn Duw a eill ei dreiglo; *cylch yr Abred*, lle pob ansawdd-hanfod o'r marw, a dyn

[1] Voyez Owen. Dict. au mot *nerth*.

a'i treiglwys; *cylch y Gwynfyd,* lle pob ansawdd-hanfod o'r byw, a dyn a'i treigla yn y nêf [1].

Il y a trois cercles de l'existence : *le cercle de la région vide,* où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser; *le cercle de transmigration,* où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé; et *le cercle de la félicité,* où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

La terminologie de ce curieux système du monde exige quelques explications qui serviront à le faire mieux comprendre.

L'univers entier est divisé en trois cercles, *cylchau,* ou sphères d'existence.

Le *cylch y ceugant,* que nous traduisons par : *cercle de la région vide,* signifie littéralement : *cercle de la circonférence vide;* car *ceugant* est un mot composé de *ceu* (= *cau*) creux, vide, et de *cant,* circonférence de cercle. Le premier élément du nom, évidemment de même origine que le latin *cavus,* se retrouve dans d'autres composés analogues, *ceu-bren,* arbre creux, *ceu-nant,* ravin creux, dans le verbe *ceuaw,* creuser, excaver, et les dérivés *ceuedd, ceudawd,* vide, cavité, etc. Le sens du mot ne laisse donc aucune incertitude.

Owen, dans son dictionnaire, donne aussi à *ceugant* l'acception d'*infini,* et traduit *cylch y ceugant,* par : *the circle of infinitude.* Cette acception est en tout cas secondaire, et j'ai préféré le sens étymologique.

Outre cela *ceugant* signifie encore *certain* : *yn geugant,* cer-

1 Voyez Owen. Dict. au mot *hanfod.*

tainement; *ceugant yw angeu*, certaine est la mort. Il y a là probablement une liaison d'idées dont les intermédiaires nous échappent, et fondée peut-être sur la notion de l'absolu, qui se rattachait à cette sphère de vide où Dieu seul réside.

Le nom du second cercle, *cylch yr Abred*, a une origine étymologique moins précise. Le sens ordinaire d'*abred* est celui de *mal*, et, de ce substantif, dérivent *abredig, abredawg,* mauvais, vil. Mais *abrediad*, signifie transmigration, *abredu* transmigrer, et ce sens-là nous conduit à la forme plus simple *pred,* migration, *preidiaw,* errer. L'*a* initial est un préfixe intensitif qui exige le changement régulier de *p* en *b*. Tout indique que c'est bien là la valeur primitive du mot, puisque nous verrons bientôt qu'elle répond exactement au rôle attribué au second cercle des existences. J'ai donc traduit *cylch yr Abred*, par *cercle de migration,* plutôt que par *cercle du mal* avec Turner, ou par *cercle du commencement* (circle of inchoation) avec Ed. Williams, interprétation que rien ne semble justifier.

Quand au *cylch y Gwynfyd*, son nom ne donne prise à aucune incertitude, *gwynfyd* (composé de *gwyn*, beau, heureux, et de *byd*, monde) signifiant, comme *gwynfa,* un lieu de bonheur, un paradis, et, en général, félicité, béatitude, etc.

Les triades qui suivent mettent mieux en lumière la nature cosmologique de chacun de ces cercles. En attendant signalons, avec Turner, la coïncidence remarquable de ces cercles de l'existence avec la disposition circulaire des vieux monuments druidiques. Le plus célèbre de tous, celui de Stonehenge, était appelé *côr gawr,* ou *mawr côr*, le cercle géant, le grand cercle; et l'expression de *cylch byd,* le cercle du monde, revient plus d'une fois dans les anciens poëmes des bardes.

Le verbe gallois qui exprime l'action de *traverser* les cercles, de transmigrer, est *treiglaw*; et dans le *Cad Goddeu*, chant mystique du barde Taliesin, tout rempli d'ailleurs d'allusions peu compréhensibles, on trouve les vers suivants :

Treiglais y mewn llawr
Cyn bum lleënawr.
Treiglais, cylchyneis,
Kysgeis cant ynis,
Cant kaer a thrugys [1].

« J'ai transmigré dans la terre avant d'être savant; j'ai transmigré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles, dans cent villes j'ai demeuré. »

Le verbe *cylchynu*, circuler, employé comme synonyme de *treiglaw*, peut aussi renfermer une allusion aux cercles de l'existence. Nous verrons bientôt le vieux barde parler plus explicitement de ses propres transmigrations [2].

TRIADE XIII.

Tri chyflwr hanfod bywedigion; cyflwr *abred in Annwn*, cyflwr *ryddyd yn nyndodd*, a chyflwr *cariad*, sef *Gwynfyd yn y nêf* [3].

1 Archæol. of Wales, tome I, p. 31. Je lis *trigais* pour *trugys*.

2 M. Hersart de la Villemarqué, dans le 1er vol. de ses chants de l'Armorique, à la page 259, expose la doctrine de la transmigration d'une manière qui me semble inacceptable. « Selon les druides, dit-il, les âmes avaient trois cercles à parcourir après la mort: le premier était le cercle des peines ou l'enfer; le second celui de la purification; le troisième celui du bonheur parfait. » — Non-seulement le cercle du *Ceugant* est oublié, mais on verra bientôt que les deux autres, divisés en trois par M. de la Villemarqué, ont un tout autre rôle que celui qu'il leur assigne, et ne figurent ni l'enfer, ni le purgatoire.

3 Voyez Owen. Dict. au mot *dyndawd*.

Trois états d'existence des êtres animés : l'*état d'abaissement dans Annwn* (l'abîme), l'*état de liberté dans l'humanité*, et l'*état d'amour* ou de *félicité dans le ciel*.

Ici encore, Williams et Owen traduisent *cyflwr abred* par *state of inchoation*, état de *commencement*, ce qui me semble une interprétation gratuite et mal fondée. L'état d'*Abred*, mis ici en contraste avec l'état de liberté et d'amour, ne peut être que celui de mal, d'abaissement, d'avilissement. En tout cas, on ne saurait y chercher le sens de *transmigration*, puisque la transmigration a lieu également dans l'état de liberté, ou dans la condition humaine.

Au premier abord, cette triade semble en contradiction avec les trois cercles de l'existence, puisque l'homme exclu du Ceugant ne peut en traverser que deux. De plus, elle introduit une nouvelle région, l'*abîme*, qui paraît distincte du cercle d'*Abred* ou de la transmigration, où s'opèrent les évolutions de l'humanité. Cette contradiction toutefois n'est qu'apparente, comme on le verra par les triades qui suivent. Mais analysons d'abord le terme nouveau qui désigne l'abîme.

Ce nom s'écrit également *Annwn* et *Annwfn*, mais la seconde forme est la plus ancienne. C'est un composé régulier du préfixe négatif *an*, et de *dwfn*, fond, profondeur, avec changement ordinaire de *d* en *n*. *Annwfn* répond ainsi exactement au grec ἄβυσσος, sans fond, et abîme, βυσσὸς ayant, comme *dwfn*, le double sens de fond et de profondeur.

Le terme irlandais qui correspond au gallois *dwfn* est *domhain*, ou *doimhin*, profond, creux, d'où *doimhne*, *doimhneas*, profondeur. *Domhain* signifie aussi le monde, l'univers, et se rattache immédiatement au sanscrit *dhâman*, pays, contrée, lieu, demeure, de la racine *dhâ*, poser, établir. Le sens primitif

de tous ces mots est donc bien celui de *fond stable*. On voit aussi que l'*f* du gallois *dwfn*, est une altération d'un ancien *m*, comme souvent d'ailleurs, et qu'on ne saurait comparer le gothique et scandinave *diup*, anglo-saxon *diop*, ancien haut allemand *tiuf*, profond, malgré l'analogie apparente des formes.

Dans les traditions populaires galloises plus modernes, il est souvent question d'*Annwn*, comme d'une région ténébreuse remplie de mystères. On donne vulgairement ce nom à l'enfer ; et les *cwn Annwn*, ou chiens de l'enfer, jouent dans l'imagination du peuple un rôle semblable à celui de la meute du chasseur sauvage dans les superstitions de l'Allemagne [1]. Certains esprits de ténèbres sont aussi appelés *plant Annwn*, les enfants de l'enfer.

Chez les bardes les plus anciens le mot *Annwfn*, revient souvent avec le sens d'abîme. Taliesin l'oppose au ciel, lorsqu'il dit en parlant du déluge :

O nef pan ddoethant
Yn Annwfn llifeiriant.

« Quand vinrent du ciel les torrents dans l'abîme. »

Ceci ne prouve encore que l'ancienneté de ce terme, sans nous fournir d'explication cosmologique. Tout ce qu'on peut en inférer, c'est qu'on entendait par là une région de ténèbres et de mort, sur laquelle la tradition faisait régner un personnage mythologique appelé *Gwynn ab Nudd*, ou Gwyn, le fils du brouillard [2].

---

1 Voyez sur les *cwn annwn*, les *fayry legends* de Crofton Croker, tome III, p. 273.

2 Davies. *Mythology of the Druids*, p. 206.

TRIADE XIV.

Tri angen pob hanfod wrth fywyd : *dechre yn Annwn, treigl yn Abred,* a *chyflawnder yn y nêf,* sef *cylch y gwynfyd;* ag heb hynn o dripheth nis gellir unpeth namyn Duw [1].

Trois (phases) nécessaires de toute existence par rapport à la vie : *le commencement dans Annwn, la transmigration dans Abred,* et la *plénitude dans le ciel* ou *le cercle de Gwynfyd;* et, sans ces trois choses, nul ne peut être excepté Dieu.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'*Annwn* ou *Annwfn*. C'est le point le plus bas du cercle d'*Abred*, ou de la transmigration, le chaos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par *cyflwr abred*, dans la triade qui précède, par opposition au *cyflwr ryddyd*, la liberté dans la condition humaine. Ainsi *Annwfn*, l'abîme sans fond, fait partie du cercle d'*Abred*; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie.

Cette idée d'une région de ténèbres, qui sert comme de fond au monde des existences réelles, et qui renferme la matière de toutes choses, se retrouve surtout dans les doctrines gnosti-

1 Voyez Owen. Dict. au mot *dechre*.

ques, dont le Βύθος ou Ἄβυσσος, répond exactement pour le sens à l'*Annwfn* des bardes. C'est là sans doute que Schelling a puisé les expressions de *Grund* et de *Ungrund*, qu'il a introduites dans sa théodicée ; mais, à coup sûr, les bardes gallois n'ont pas emprunté leur *Annwfn* à la même source.

TRIADE XV.

Tri pheth angen yn Abred : y *lleiaf o bob byw*, ag o hynny *dechre*; *defnydd pob peth*, ag o hynny *cynnydd*, yr hynn nis gellir mewn cyflwr amgen ; a *llunio pob peth o'r marw*, ag o hynny *gwanhanfod*[1].

Trois choses nécessaires dans Abred : *le moindre (degré) de toute vie*, et de là son *commencement* ; *la matière de toutes les choses*, et de là l'*accroissement*, qui ne peut s'opérer dans un autre état ; et *la formation de toute chose de la mort*, et de là la *débilité de l'existence*.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond, et caractérise admirablement la nature des êtres contingents et pé-

1 Voyez Owen, au mot *gwahanfod*, qu'il substitue dans le texte à *gwanhanfod*, ce qui donne, au lieu de *débilité*, le sens de *diversité*. La première leçon est sans doute la bonne ; car on ne voit pas comment la *diversité des existences* pourrait dépendre de leur formation de la mort.

rissables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme, *Annwfn*, que d'après ce qui précède se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire, en germe, la substance matérielle qui constituera l'enveloppe périssable des créatures, et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Ce développement, le *werden* des philosophes allemands, ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière et les forces cosmiques ; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature sortie de la mort, reste un être incomplet, un composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libérée des liens de la mort. Tel est le sens philosophique de ce curieux paragraphe.

TRIADE XVI.

Tri pheth nis gellir amgen na'u bôd ar bob byw gan gyfiawnder Duw : *cydymoddef yn Abred*, can heb hynny ni cheilai neb gyflawn wybod ar ddim ; *cydran cydfraint yn ghariad Duw*, a *chyttiwedd*, gan allu Duw wrth a fo cyfiawn a thrugar [1].

1 Voyez Owen. Dict. au mot *gwybod*.

Trois choses auxquelles tout être vivant participe par la justice de Dieu: la *sympathie* (ou le secours) *de Dieu dans Abred*; car sans cela nul ne pourrait connaître pleinement aucune chose; *le privilége de l'amour divin*, et l'*accord* (avec Dieu) *quant à l'accomplissement*, par la puissance de Dieu, en tant qu'il est juste et miséricordieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces idées si élevées une influence des principes chrétiens. Plusieurs expressions du texte original sont fort difficiles à bien rendre sans périphrases, et perdent ainsi une partie de leur beauté. Ainsi le terme de *cydymoddef*, que j'ai traduit par *sympathie*, signifie littéralement *co-souffrance*, et implique cette idée, que l'on retrouve dans plusieurs religions, d'un Dieu qui partage volontairement l'état de misère de la créature pour l'aider à s'en délivrer. De même l'expression de *cyttiwedd*, ou, comme écrit Owen, *cyd-ddiwedd*, à la lettre *co-accomplissement*, exprime un accord d'action entre Dieu et la créature pour atteindre à un même but. Sans l'amour et la coopération de Dieu, la créature serait impuissante à progresser au travers du cercle d'*Abred*, et surtout à en sortir. C'est la doctrine de la grâce sous une autre forme.

TRIADE XVII.

Tri achos angen Abred: *cynnull defnydd* pob ansawdd, *cynnull gwybodaeth* pob peth, a *chyn-*

null nerth er gorfod pob gwrth a *Chythraul*, ag ymddiosg a'r *Drwg*; ag heb hynn a dreiglo pob cyflwr byw, nis gellir cyflawn ar un byw na rhyu.

Trois causes de la nécessité (du cercle) d'Abred : *le développement de la substance matérielle de tout être animé; le développement de la connaissance de toute chose*, et le *développement de la force* (morale) pour surmonter tout contraire et *Cythraul*, et pour se délivrer de *Drwg* (le mal). Et, sans cette transition de chaque état de vie, il ne saurait y avoir d'accomplissement pour aucun être.

Cette triade est une des plus intéressantes, soit par le fond, soit par les termes originaux qui personnifient les puissances du mal, et qui appartiennent sans doute à d'anciennes traditions.

Il faut que la créature traverse le cercle d'*Abred*, pour y revêtir d'abord sa forme matérielle dans *Annwfn*, et pour arriver ensuite, par la liaison et le contraste de l'âme et du corps, par l'opposition du sujet et de l'objet, à la connaissance, c'est-à-dire à la conscience d'elle-même et du monde extérieur comme de deux termes distincts. Il faut enfin, pour que l'homme accomplisse sa destination finale, que le principe de la volonté libre se développe en lui par la lutte, et acquière assez de puissance pour surmonter l'opposition des principes ennemis que Dieu tolère temporairement, en vue même de cette lutte nécessaire au développement de la liberté. Tel est le commentaire philosophique qui me paraît expliquer le sens de cette triade.

Le nom de *Cythraul,* que j'ai conservé dans la traduction, est celui que l'on donne vulgairement au diable, à côté de *diafwl, diawl.* C'est là probablement un mot purement gallois, et qui n'a pas d'analogue, que je sache, dans les autres dialectes celtiques. Owen, dans son dictionnaire, le regarde comme composé du préfixe *cy* et de *traul,* destruction (wasting, consuming, wearing out); sa signification serait ainsi celle de *destructeur.* On trouve toutefois, à côté de *Cythraul,* un autre terme presque identique, *cythrawl* qui n'en diffère que par la voyelle *w* (ou) de la terminaison, mais dont l'origine est tout autre. C'est un dérivé régulier du verbe *cythru,* rejeter, expulser, et qui signifie : adverse, contraire; ce qui est aussi le sens réel de *Satan* dans les langues sémitiques. On pourrait croire, d'après cela, que les deux termes ne sont qu'un même mot, et que leur différence n'est qu'orthographique.

Il faut ajouter une analogie curieuse, et peut-être fortuite, du sanscrit *çatru, çatrêra*, adversaire, ennemi. On le rapporte à la racine *çad,* abattre, tuer (le latin *cædere*); mais le dérivé devrait alors s'écrire *çattru.* La forme primitive a dû être *katru,* et on pourrait la ramener à la racine *katr,* (*kart, kartr*), dont le sens, *solvere, relaxare,* ne s'éloigne pas beaucoup de celui du gallois *cythru,* rejeter, expulser. Ces diverses conjectures sont un exemple de plus des difficultés que l'on éprouve souvent à choisir entre plusieurs voies pour arriver à l'origine véritable de certains mots. Ici les doutes ne pourraient être éclaircis que par une digression qui nous écarterait trop de notre sujet principal.

Je passe donc au second nom *drwg,* qui désigne plus spécialement le mal, et dont la filiation est beaucoup plus certaine.

Le mot gallois *drwg* (armoricain *droug*, *drouk*, irlandais *droch*), exprime en général tout ce qui est *mauvais*, au physique comme au moral, et le français *drogue* en provient sans

aucun doute. Il se rattache évidemment à la racine sanscrite *druh*, nuire, blesser, d'où *drôha*, offense, injure, malice, *druh* (comme substantif), un être malfaisant, etc. Nous n'avons pas à suivre ce mot dans son acception générale, à travers le domaine des langues indo-européennes. Ce qui nous intéresse ici, c'est que, de toute ancienneté, il a été appliqué à la personnification de divers êtres de nature démoniaque, et qu'il en était sans doute de même chez les Celtes.

Le savant et ingénieux linguiste allemand Kuhn, dans un travail remarquable sur les *Telchines* grecs, a réuni plusieurs passages du Rig Vêda indien, où le nom de *druh* désigne clairement une espèce de démon femelle[1]. Dans les anciens livres zends, on trouve des démons des deux sexes appelés *drukhs*, et Lassen a reconnu ce nom, sous la forme de *druga*, avec le sens d'esprit malin, dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis.

Kuhn rattache avec raison, je crois, à cette famille de mots le grec θέλγω, en lui donnant comme signification primitive celle de *nuire* par des enchantements. Les consonnes, il est vrai, ne correspondent pas régulièrement au sanscrit *druh* qui exigerait δέλχω; mais Kuhn montre fort bien que cette irrégularité doit être attribuée aux variations particulières des aspirées grecques. On trouve, en effet, le nom des magiciens malfaisants sous la double forme de τελχῖνες, et de θελγῖνες, et le grec θυγάτηρ, fille, comparé au sanscrit *duhitri*, présente exactement la même anomalie, et devrait être δυχάτηρ.

Il faudrait admettre la même irrégularité, quant à la consonne initiale, pour l'ancien haut allemand *troc*, *gitroc*, anglo-saxon *gidrog* qui, suivant Grimm, désigne plus spécialement les pernicieuses illusions produites par les méchants esprits[2].

1 *Zeitschrift f. Vergl. Sprachkunde*, 1851, p. 197.
2 Deutsche Mythol., p. 261.

Le corrélatif régulier du sanscrit *druh*, semble se trouver d'ailleurs dans l'anglo-saxon *tregian*, vexer, tourmenter, *trege*, vexation, dommage; gothique *trigô*, scandinave *tregi*, chagrin, etc.

En lithuanien *drùgis* est le nom de la fièvre, et surtout du frisson fébrile; peut-être s'y joignait-il, comme à l'ancien allemand *rito*, l'idée d'un esprit malin, d'un elfe qui agite et secoue le malade.

Enfin l'irlandais *droch* signifie aussi : un nain; c'est-à-dire, comme dans la plupart des superstitions populaires, un être magique doué d'un pouvoir pernicieux.

Ces divers rapprochements peuvent autoriser à croire que le *drwg* gallois des triades, qui est associé à *cythraul*, l'adversaire ou le destructeur, a désigné primitivement une personnification du mauvais principe.

TRIADE XVIII.

Tri phrif anffawd Abred : *angen*, *anghof*, *ag angeu*.

Trois calamités primitives (du cercle) d'Abred : *la nécessité*, *la perte de la mémoire* et *la mort*.

Les trois termes gallois constituent une formule mnémonique, par la concordance des sons, procédé fréquemment employé dans les triades, dont tout indique la nature primitivement traditionnelle.

Nous avons ici, sous la forme la plus concise, l'expression du côté sombre de la destinée humaine dans le cercle d'Abred et ses diverses phases. Au point le plus profond, dans *Annwfn,* la nécessité règne exclusivement avec les ténèbres. En arrivant à la conscience de lui-même et à la connaissance, l'homme devient un être libre; mais il est voué à la mort, et, s'il ne s'est pas élevé assez haut pour échapper aux liens d'Abred, il ne meurt que pour y renaître sous une autre forme, et en perdant la mémoire de son existence passée. On verra bientôt que cette mémoire des transmigrations accomplies n'est rendue à l'homme que quand il a réussi à se délivrer du cercle d'Abred, et qu'alors seulement il embrasse d'une seule vue rétrospective les divers termes de sa vie individuelle. Se souvenir, dans ce monde déjà, de ce qu'on a été antérieurement à la dernière naissance, est un privilége extraordinaire, conféré à quelques natures exceptionnelles seulement; et nous verrons que, si la tradition l'attribue au barde Taliesin, c'est qu'elle en fait un être merveilleux, redescendu sur la terre des régions de Gwynfyd.

TRIADE XIX.

Tri phen angen y sydd cynn cyflwyr wybodaeth : *treiglo'r Abred, treiglo'r Gwynfyd,* a *chof o'r cyfan hyd yn Annwn.*

Il y a trois conditions nécessaires pour arriver à la plénitude de la science : *transmigrer dans Abred, trans-*

migrer dans Gwynfyd, et *se ressouvenir de toutes choses* (passées) jusque dans *Annwn*.

La plénitude de la science, ou la sagesse parfaite, est le dernier terme du développement futur de l'homme. Il ne saurait y atteindre dans cette vie où la mémoire de son passé lui manque, où tout commence pour lui à sa dernière naissance. Ce n'est que dans le cercle de Gwynfyd qu'il se souviendra de tout, et que sa haute destinée s'accomplira.

TRIADE XX.

Tri chynghyd anhebgor Abred : *anghyfraith,* gan nas gellir amgen; *dianc angeu rag Drwg a Chythraul ;* a *chynnydd bywyd a daioni,* gan ymddiosg a'r *Drwg* yn niainc angeu; a hynn o gariad Duw yn gafaelu ar bob peth[1].

Trois choses inévitablement liées à la condition d'Abred : *la transgression de la loi* (le péché), car il n'en peut être autrement; *la délivrance de la mort devant Drwg et Cythraul*; *l'accroissement de la vie et du bien* par l'éloignement de *Drwg* dans la délivrance de la mort; et cela par l'amour de Dieu qui embrasse toutes choses.

1 Voyez Owen. Dict. au mot *cynghyd.*

Le premier terme de cette triade est susceptible d'une double interprétation, et sa concision ne facilite pas le choix à faire entre l'une ou l'autre.

Le mot *anghyfraith*, composé de *cyfraith*, loi, et du préfix négatif *an*, signifie *transgression de la loi*, *illégalité*, et se trouve avec ce sens dans les lois galloises de Howel Da. Mais, en vertu de sa composition, il peut signifier aussi : *absence de loi*, et c'est ainsi que l'entendent Ed. Williams et Owen, en l'interprétant par : *no subjection to injunctive laws*, « non-assujettissement à des lois impératives. » Williams ajoute : *because it is impossible for any actions to be there otherwise than they are*, « parce qu'il est impossible pour aucune action d'être là autrement qu'elle n'est. » Mais le texte gallois est beaucoup moins explicite, et *gan nas gellir amgen* ne signifie autre chose que « *car il n'en peut être autrement.* »

J'avoue que cette version de Williams me semble peu satisfaisante; car, d'une part, elle entraînerait la non-responsabilité de l'homme dans l'existence d'*Abred*, tandis que la triade treizième établit formellement sa *liberté*, et d'autre part, la doctrine des bardes et des druides se composait précisément de *lois impératives*, auxquelles l'homme doit obéir pour arriver à la délivrance.

Je crois donc qu'il faut laisser ici à *anghyfraith* son sens propre de *transgression de la loi*, c'est-à-dire de *péché* auquel l'homme ne saurait échapper complétement dans l'état imparfait de son développement moral ici-bas. Mais ce qu'il ne peut accomplir par ses seules forces, l'amour de Dieu l'accomplit pour lui.

Par la transgression de la loi, en effet, l'homme tombe sous la puissance de *Drwg* et de *Cythraul*, et il y resterait à jamais si Dieu ne le délivrait pas par la mort, pour le replacer, par la transmigration, dans les conditions d'une épreuve nouvelle.

Mais, à chaque transmigration, il est tenu compte à l'homme de la part de vie véritable et de bien qu'il a su conquérir. Il renaît dans des conditions d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut, tandis que la puissance acquise par le mal sur lui, cesse par la mort qui l'en délivre. La somme générale de la vie et du bien s'accroît ainsi continuellement par l'effet de l'amour de Dieu.

Il ne me semble pas que cette triade puisse être expliquée autrement, en tenant compte de l'ensemble du système bardique.

TRIADE XXI.

Tri pheiriant Duw yn *Abred* er gorfod *Drwg* a *Chythraul*, a dianc oddiwrthynt at *Wynfyd* : *angen*, *anghof* ac *angeu* [1].

Trois moyens efficaces de Dieu, dans *Abred*, pour dominer *Drwg* et *Cythraul*, et délivrer d'eux par rapport au cercle de *Gwynfyd* : la *nécessité*, la *perte de la mémoire* et *la mort*.

1 Voyez Owen. Dict. au mot *peiriant*.

Drwg et *Cythraul* s'opposent sans cesse à ce que l'homme échappe au cercle d'*Abred* pour passer dans celui de *Gwynfyd* où cesse leur pouvoir. Or les trois calamités primitives d'Abred, *angen*, *anghof*, *angeu*, comme s'exprime la dix-huitième triade, se trouvent être précisément les moyens efficaces que Dieu met en œuvre pour combattre les puissances du mal, et c'est là ce qui justifie leur existence.

Par la *nécessité*, il faut entendre sans doute les lois immuables établies par Dieu dans la nature, et auxquelles ni le libre arbitre humain, ni le pouvoir de *Drwg* et de *Cythraul*, ne peuvent porter atteinte. La mort et la perte de la mémoire soustraient l'homme à l'influence acquise sur lui par le mal, et lui permettent de recommencer la lutte jusqu'à ce qu'il ait obtenu la victoire sur les principes ennemis.

On pourrait objecter que la perte de la mémoire doit entraîner celle de tout le bien acquis en même temps que l'anéantissement du mal; mais l'homme renaissant dans *Abred* avec une part de vie proportionnelle à ses mérites, se trouve placé d'une manière de plus en plus favorable pour combattre *Drwg* et *Cythraul*.

Cette triade complète la précédente, et toutes deux trouvent un commentaire plus explicite dans les triades XXV et XXVI.

TRIADE XXII.

Tri chynghyfoedion y sydd : *dyn, rhyddyd* a *goleuni*[1].

Trois choses sont primitivement contemporaines : *l'homme, la liberté* et *la lumière.*

Avant l'homme, lequel, ainsi que nous l'avons vu, commence dans *Annwfn*, la nécessité et les ténèbres règnent exclusivement dans le cercle d'*Abred*. Avec l'homme, et pour lui principalement, se développe l'ordre matériel de la nature, et le *fiat lux* se prononce en même temps que la créature entre dans le domaine de la liberté morale. Tout ceci rappelle encore d'une manière remarquable les principes de la philosophie de la nature de Schelling.

1 Owen. Dict. au mot *cynghyfoed,* cite cette triade avec une légère variante. *Tri chynghyfoedion byd : haul (goleuni, tan), dyn a rhyddyd.* — Trois choses primitivement contemporaines du monde : le soleil (lumière, feu), l'homme et la liberté.

TRIADE XXIII.

Tri angen orfod dyn: *dioddef, newid,* a *dewis*, a chan allu dewis ni wyper am y ddau arall cyn digwydd.

Trois choses nécessaires pour le triomphe de l'homme (sur le mal) : *l'impassibilité* (c'est-à-dire la fermeté contre la douleur), *le changement*, et *la liberté du choix*; et, avec le pouvoir (qu'a l'homme) de choisir, on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où il ira.

Cette traduction s'éloigne de celle d'Ed. Williams, laquelle me semble difficile à justifier, La voici :

« *The three necessary incidents of humanity; to suffer, to change and to choose; and man having the power of choosing, it is impossible, before occurence, to foresee what his sufferings and changes will be.* Ce qui veut dire :

« Les trois incidents nécessaires de l'humanité : souffrir, changer et choisir; et l'homme ayant le pouvoir de choisir, il est impossible, avant l'événement, de prévoir ce que seront ses changements et ses souffrances. »

Je laisse de côté les différences secondaires de cette paraphrase, pour ne m'attacher qu'au point essentiel. Williams traduit *dioddef* par *souffrir;* mais c'est là un composé du préfixe négatif *di* et de *goddef*, endurer, souffrir et souffrance; et le sens ne peut être que le contraire exactement. *Dioddef*, en

effet, comme adjectif, signifie *exempt de souffrance;* mais on peut le prendre également comme un substantif, et le traduire par: *im-passibilité,* car le dérivé *dioddefadwy,* signifie *impassible.* (Voyez ces mots dans le Dict. gallois d'Owen.)

C'est évidemment ce dernier sens qu'il faut lui donner ici; car en quoi l'*absence de la douleur* pourrait-elle contribuer au triomphe de l'homme? et comment l'homme pourrait-il triompher puisqu'il est soumis fatalement à la souffrance? Je vois là, au contraire, l'élément stoïque de la morale des bardes, laquelle exige de l'homme qu'il soit fort contre la douleur, pour être fort aussi contre la passion et le mal.

Quant au *changement*, c'est-à-dire la transmigration, et la *liberté du choix*, comme conditions du triomphe de l'homme, il faut comparer les triades qui précèdent.

TRIADE XXIV.

Tri chydgyfran dyn: *Abred a Gwynfyd; angen ag rhyddyd;* a *drwg a dá,* ag oll yn gydbwys, a gallu gan dyn ymlynu wrth yr un a fynno [1].

Trois alternatives (offertes) à l'homme : *Abred et*

[1] Voyez Owen. Dict. au mot *ymlynu.*

Gwynfyd, nécessité et liberté, mal et bien; le tout en équilibre; et l'homme peut à volonté s'attacher à l'une ou à l'autre (de ces alternatives).

On ne saurait établir d'une manière plus formelle la doctrine de la liberté humaine. Si l'homme incline vers *Abred*, il tombe dans la fatalité et le mal; s'il se tourne vers *Gwynfid*, il s'élève à la liberté et au bien. Lui seul décide de ses destinées futures, bien que Dieu lui prête secours pour marcher dans la bonne voie.

TRIADE XXV.

O dri pheth y syrth angen *Abred* ar ddyn: *anymgais a gwybodaeth; anymlyn a'r dâ, ag ymlyn a'r drwg;* sef y syrth gan hynn o bethau hyd ei gydryw yn *Abred*, a threiglo yn ol fal y bu gyntaf [1].

Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité d'*Abred* (ou de la transmigration) : par *l'absence d'effort vers la connaissance*, par *le non-attachement au bien*,

[1] Voyez Owen. Dict. au mot *ymlyn*.

et par *l'attachement au mal*; c'est-à-dire que, par ces choses, il descend dans *Abred* jusqu'à son *analogue*, et il transmigre de nouveau comme auparavant.

TRIADE XXVI.

O dri pheth y syrthier yn *Abred* gan angen, er ymlynu y mhob peth arall wrth y dâ : o *falchder* hyd *Annwn*, o *anwiredd* hyd obryn, ag o *anhugaredd* hyd gydfil, a threiglo'n ol at ddyndod fal o'r blaen [1].

Par trois choses l'homme redescend nécessairement dans *Abred*, bien que, à tout autre égard, il se soit attaché à ce qui est bon : *par l'orgueil* (il tombe) jusque dans *Annwn*, *par la fausseté*, jusqu'au point de démérite équivalent, et *par le manque de charité*, jusqu'au degré correspondant d'animalité (littéralement: *jusqu'à l'animal semblable*). De là il transmigre de nouveau vers l'humanité comme auparavant.

Ces deux triades développent avec plus de détails la doctrine bardique de la transmigration, et servent de commentaire à

1 Voyez Owen. Dict. au mot *gobryn*.

celles qui ont précédé. On voit clairement ici quelle est la loi qui règle les destinées de l'homme dans le cercle d'Abred.

L'ignorance, la tiédeur pour le bien, l'attachement au mal, et, en particulier, l'orgueil, la fausseté, la dureté du cœur, sont autant de causes qui font retomber l'homme dans *Abred* après la mort, plus ou moins profondément, et quelquefois jusque dans *Annwfn*.

La seconde triade distingue trois degrés d'abaissement. Descendre dans *Annwfn*, par l'orgueil, c'est rentrer temporairement dans la région de la matière inanimée, et retourner, à l'état de germe, au point le plus bas de l'existence (voyez les triades XIII, XIV et XV). D'après les triades bardiques encore inédites, cela s'appelait *disgyn i'r hadau*, descendre dans les germes, ou *cwymp i had*, tomber dans la semence [1]. Un degré moindre de déchéance, c'est de revenir à l'animalité; enfin la chute la moins grande, c'est de renaître sous une forme humaine, mais dans une condition proportionnée au degré de démérite encouru.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec ce que révèle le barde Taliesin de ses transmigrations passées, lesquelles s'étendent à tous les degrés divers. Il y revient à plusieurs reprises dans différents poëmes remplis d'ailleurs d'allusions mythiques fort obscures. Ainsi dans le *Cad Goddeu* (Archaeol. of Wales, I, p. 28) il dit :

Bum yn lliaws rhith
Cyn bum dysgyfrith.

« J'ai été dans une multitude de formes avant d'être dans ma forme propre. »

Puis il énumère tout au long ses diverses transformations dont quelques-unes sont très-fantastiques. Une seconde énu-

1 Owen. Dict. voc. *had*. Crofton Croker, *Fayry* Legends, t. III, p. 181.

mération du même genre se trouve dans l'*Angar Cyvyndawd* (ibid. p. 34).

En fait de choses inanimées, il a été tour à tour un glaive, un bouclier, une hache, un soc, une pelle, une lampe, une corde de lyre, un bateau, un pont, la cheville d'une tenaille, un livre et même un mot écrit en lettres; puis une souche, une éponge, une goutte de pluie, un grain croissant sur la montagne, etc., etc. En cette dernière qualité, il a eu toutes sortes d'aventures; il a été moissonné, enfumé, grillé, puis mangé par une poule aux griffes rouges, à la crête lacérée, dans le ventre de laquelle il a passé neuf nuits.

En fait de formes animales, il a revêtu celles d'un chien, d'un cerf, d'un taureau, d'un étalon, d'un sanglier, d'un bouc, d'un coq, d'un saumon, d'un serpent, etc., etc.

Dans le *Hanes Taliesin* (ibid. p. 19), il rapporte tous les événements remarquables dont il a été témoin, comme homme cette fois, depuis la création du monde, avec un bizarre mélange de traditions sacrées et profanes.

On voit, d'après cela, que, dans les idées des bardes, la transmigration s'étendait à tous les règnes de la nature, et à toutes les époques de l'histoire. Si nous connaissions les détails du système, tel qu'il existait sans doute chez les anciens druides, nous trouverions probablement de curieuses analogies avec la métempsycose indienne. Ainsi l'expression de tomber jusqu'au *cydvil*, c'est-à-dire jusqu'à l'*animal semblable*, rappelle forcément le douzième livre des lois de Manou, où chaque délit entraîne la renaissance dans le corps d'un animal particulier. Il n'y est pas question toutefois de transformations purement matérielles, mais celles-ci se produisent avec toute l'exubérance de l'imagination indienne, dans les poëmes épiques et les Pouranas. Ainsi dans le Vichnou Pourana, il est dit :

« Les divers degrés de l'existence, ô Maitrêya, sont les cho-

ses inanimées, les poissons, les oiseaux, les animaux, les hommes, les saints, les dieux et les esprits parvenus à la délivrance. Chacun de ces degrés en succession est mille fois supérieur à celui qui précède; et par tous ces degrés doivent passer tous les êtres qui sont au ciel ou dans l'enfer, avant d'obtenir la délivrance finale [1].

Cette question comporterait de grands développements dont nous devons nous abstenir ici, en nous contentant d'avoir signalé l'analogie essentielle.

TRIADE XXVII.

Tri chyntefigaeth cyflwr dyn : cynnull cyntaf ar *wybodaeth, cariad* a *nerth*, heb angeu; ag nis gellir hynn ym mraint rhydd a dewis cyn dyndod. A'r ri hynn a elwir y tri gorthrech.

Trois choses principales (à obtenir) dans l'état de l'humanité : *la science, l'amour* et *la force* (morale) au plus haut degré (possible) de développement, sans la mort (c'est-à-dire avant que la mort n'arrive). Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'huma-

1 Wilson, Vishnu Purana, p. 210.

nité, et (ne peut l'être que) par le privilége de la liberté et du choix. Ces choses sont appelées les trois victoires.

TRIADE XXVIII.

Tri gorthrech ar *Ddrwg* a *Chythraul* y sydd: *gwybodaeth, cariad* a *gallu*; gan y gwyr, y mynn, ag y dichon y rhain [1] yn eu cynghyd y pethau a fynnont; ag y'nghyflwr dyn eu dechre, a'u parâu dros fyth.

Il y a trois victoires sur *Drwg* et *Cythraul* : *la science*, *l'amour* et *la force* (morale) ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, dans leur connexion, peuvent accomplir tout ce qu'ils veulent. (Ces trois victoires) commencent dans la condition de l'humanité, et durent éternellement.

Ces deux triades exposent quels sont les principes du bien qui font triompher l'homme sur le mal. C'est la contre-partie des triades XXV et XXVI, où l'on voit par quelles fautes l'homme re-

1 Owen. Dict. au mot *gorthrech*, a ici *y rhai hyn*.

descend dans l'échelle des êtres. La science, l'amour, la force morale, sont l'opposé de l'ignorance, du manque de charité et de l'entraînement au mal, qui font retomber la créature vers le fond de l'abîme. Mais il faut que ces trésors soient accumulés au plus haut degré possible, relativement parlant, avant que la mort n'arrive, pour que l'homme puisse sortir du cercle d'Abred et entrer dans celui de Gwynfyd.

TRIADE XXIX.

Tri braint cyflwr dyn : *cydbwys drwg a dá*, ag yna cymharaieth; *rhyddyd wrth dewis*, ag o hynny barn a dewis; a *chynnechre gallu* ym mraint barn a dewis, gan eu rhaid cyn dim arall o wneuthur [1].

Trois priviléges de la condition de l'homme : *l'équilibre du mal et du bien*, et de là la faculté de comparer ; *la liberté dans le choix*, et de là le jugement et la préférence ; et *le développement de la force* (morale) par l'avantage du jugement et de la préférence ; car ceux-ci doivent nécessairement précéder toute action.

1. Voyez Owen. Dict. au mot *dewis*.

La doctrine du libre arbitre reçoit ici une nouvelle confirmation, et les plus hautes facultés de l'homme, le jugement, l'intelligence, la volonté, sont rattachées immédiatement au principe de la liberté. Ce sont là les vrais priviléges de l'homme, sans lesquels il ne pourrait jamais s'élever à la dignité d'un être moral, responsable de ses actions.

TRIADE XXX.

Tri gwahaniaeth angenorfod rhwng dyn, a phob byw arall, a Duw: *ing ar ddyn,* ag nis gellir ar Dduw; *dechre ar ddyn,* ag nis gellir ar Dduw; ag *angen newid cyflwr olynol yn nghylch y Gwynfyd ar ddyn,* o anoddef bythoedd y *Ceugant,* ag nis gellir ar Dduw, gan allu pob dyoddef, a hyny gan wynfyd [1].

Trois différences inévitables entre l'homme, ou tout autre être, et Dieu : l'*homme est limité,* et Dieu ne saurait l'être ; l'*homme a un commencement,* et Dieu n'en saurait avoir ; l'*homme doit nécessairement passer*

1 Voyez Owen. Dict. au mot *gwahaniaeth.*

par des changements d'état successifs dans le cercle de Gwynfyd, à cause de son impuissance à supporter l'éternité du *Ceugant*, et Dieu ne saurait changer; car il peut supporter toute chose, et cela avec la félicité.

Cette triade nous ouvre un horizon nouveau et plus élevé. Nous sortons du cercle d'Abred pour entrer dans le monde supérieur de Gwynfyd, dont les félicités vont se dérouler à nos yeux.

Ce qu'il importe de faire observer, c'est que, dès le début, cette triade pose clairement l'infranchissable limite qui sépare, et séparera toujours, la créature du Créateur. Il n'est pas question ici de cette absorption dans la substance divine que le panthéisme indien considère comme la récompense finale et suprême du juste accompli. L'homme demeurera éternellement dans le cercle de Gwynfyd avec sa personnalité propre; et, là également, il passera par des états divers d'existences de plus en plus heureuses, parce que, en tant que créature, il ne pourrait supporter une éternité invariable. Le cercle du Ceugant, où toute existence finie s'anéantirait au sein de l'absolu, lui restera inabordable à jamais. Dieu seul y trône dans son éternité, mais en rapport constant avec les autres cercles de l'univers qu'il remplit de sa présence. Dieu est ainsi tout à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps, dans l'infini et dans le fini; car, comme s'exprime la triade, *il peut supporter toute chose* sans que sa suprême félicité en soit troublée.

TRIADE XXXI.

Tri chyntefigaeth Gwynfyd : *annrwg*, *anneisiau*, *ag annarfod* [1].

Trois (avantages) principaux (du cercle) de Gwynfyd : *absence de mal, absence de besoin, absence de mort.*

TRIADE XXXII.

Tri adfer cylch y Gwynfyd : *awen gysefin*, a *gared gysefin*, a *chôf cysefin ;* am nas gellir gwynfyd hebddynt [2].

Trois choses qui seront rendues (à l'homme) dans le cercle de Gwynfyd : *le génie primitif, l'amour primitif* et *la mémoire primitive* ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité.

1 Voyez Owen. Dict. au mot *cyntefigaeth*.
2 Voyez Owen. Dict. au mot *gwynfyd*.

Ces deux triades, dans leur concision, caractérisent déjà parfaitement l'état futur de l'homme dans Gwynfyd. D'une part, il sera délivré des misères d'Abred, du mal, du besoin, de la mort; d'autre part, il retrouvera pleinement les éléments essentiels du bonheur.

En première ligne se place ce que les bardes gallois appellent l'*Awen*, que le mot *génie* ne rend que d'une manière imparfaite. Le sens étymologique de *awen*, est celui de *flux*, comme le montrent les termes alliés *aw*, fluide, *awon*, fleuve, *awel*, vent, flux d'air, *awyr*, air, ciel. *Awen* est donc le *flux*, l'*épanchement spontané* de l'âme, et comprend tout ce que nous appelons goût, aptitude, talent naturel, inspiration et génie. Le mot *awydd*, penchant, désir ardent, offre une autre application, au moral, de l'idée première [1].

Dans le langage des bardes, *awen* désigne plus particulièrement le génie poétique, la muse, le *flux* de l'imagination. Le poëte est appelé *awenydd*, *awenwr*, celui qui est doué de l'*awen*; ce terme se rencontre fréquemment dans les plus anciens poëmes avec un sens plus ou moins général, et les triades bardiques y reviennent plus d'une fois pour le définir. Owen, dans son dictionnaire, cite une de ces triades qui renferme tout un système d'esthétique.

« Trois conditions nécessaires de l'*awen* : un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache sentir la nature, un esprit qui ose suivre la nature. »

1 La racine commune de ces mots se retrouve évidemment dans le sanscrit *av*, verbe de mouvement dont les significations sont très-variées, et qui a, entre autres, celle de *désirer*, dérivée de la notion plus générale de *mouvement vers* quelque chose. Le substantif *avana*, mouvement, rapidité, force, désir, etc., répond au gallois *awen* par la forme et le sens primitif. Les analogies du grec ἀήρ, ἄελλα (pour ἀϝήρ, ἄϝελλα), avec le gallois *awyr*, *awel*, et du latin *aveo*, *avidus*, etc., sont suffisamment évidentes.

Au point de vue psychologique, l'*awen* représente, en quelque sorte, le développement le plus élevé, la quintessence intellectuelle, la fleur idéale de chaque âme individuelle. Tout homme a son *awen*, mais il lui est rarement donné d'en jouir dans l'existence terrestre. Les mille entraves de la vie, et les accidents de l'organisation matérielle, en arrêtent ou en troublent le développement naturel. Et cependant ne serait-ce pas là, pour chaque individu, le plus puissant élément de bonheur? — Eh bien, cet élément sera possédé d'une manière complète dans le cercle de Gwynfyd, et là chacun deviendra en réalité ce qu'il a été primitivement comme idéal dans la pensée du Créateur.

Le second élément du bonheur sera l'amour, dans le sens le plus élevé du mot. Les liens des affections pures et sacrées de la famille et de la société, toujours brisés violemment par la mort, se renoueront à jamais dans Gwynfyd; car sans cela l'homme ne pourrait être complétement heureux. Et non seulement il y aura, sous ce rapport, une entière satisfaction, mais l'amour embrassera de proche en proche tous les êtres, tout en se concentrant toujours davantage sur Dieu, comme on le verra dans une des triades qui suivent.

Mais pour cela, ainsi que pour l'entier développement de l'*awen* et de la science, il faut que l'homme retrouve aussi la mémoire de ses existences passées, afin de ressaisir l'unité de sa nature personnelle, et de réunir dans une synthèse définitive tous les moments de sa vie, épars dans la succession des temps.

Rien de plus élevé que ces idées des bardes sur la vie future, qui ne contredisent en rien d'essentiel celles du christianisme, et qui n'offrent aucune trace des imaginations naïvement grossières de la plupart des religions païennes. Nous en verrons bientôt de nouveaux développements.

TRIADE XXXIII.

Tri gwahanfod pob byw gwrth arall : *awen, côf,* a *chanfod;* sef y bydd cyflawn ar bob un, ag nis gellir cyfun y rhain[1] ar un byw arall; a phob un yn gyflawn, ag nis gellir dau gyflawn ar ddim.

Trois différences de tout être vivant par rapport aux autres : *l'awen* (ou génie primitif), *la mémoire* et *la perception*; car (ces facultés) sont complètes pour chacun, et ne sauraient se partager avec un autre être. Chacun (les possède) en plénitude (exclusive), et il ne peut y avoir deux plénitudes d'aucune chose.

Le texte gallois de cette espèce de commentaire psychologique est confus, obscur et peut-être altéré, bien que le sens général ne reste pas douteux. Williams en retranche la moitié, et se borne à traduire : *each of these in its plenitude, and two plenitudes of any thing cannot exist.* La triade qui suit est beaucoup plus claire.

1 Y *rhan?*

TRIADE XXXIV.

Tri pheth a roddwys Duw ar bob byw, sef: *cyflawnder ei ryw*, *gwahander pen ei hûn*, a *bannogaeth awen gysefin rhag arall;* yna hunan cyfoll pob un gwrth arall.

Trois choses que Dieu a données à tout être vivant, savoir : *la plénitude de son espèce* (ou de sa nature propre), *la distinction complète de son individualité*, et l'*originalité de son awen primitive* par rapport à toute autre. C'est là ce qui constitue la personnalité propre et complète de chaque être.

Cette psychologie concise énumère les conditions de la personnalité, de laquelle dépend la liberté morale, et qui persistera dans Gwynfyd sans aucun terme assignable. Elle explique et confirme les trois triades précédentes.

TRIADE XXXV.

O ddeal tri pheth y bydd difant a gorthrech ar bob drwg a marw : *ansawdd*, *achos* a *pheiriant*; a hyn a geir yn y Gwynfyd.

De la connaissance de trois choses résulteront l'anéantissement (du mal) et la victoire (de l'homme) sur tout mal et sur la mort : de *leur nature propre*, de *leur cause*, et de *leur mode d'action;* et cette connaissance sera obtenue dans (le cercle de) Gwynfyd.

Si, dès cette vie, l'homme pouvait savoir clairement ce qu'est le mal en lui-même, d'où il provient, comment il agit, il n'y a pas de doute que le mal perdrait toute sa puissance sur lui. Le mal, en effet, n'a et ne peut avoir qu'une existence relative, temporaire, et qui ne se maintient qu'à l'aide d'une illusion trompeuse. Il n'a de prise sur l'homme qu'en l'égarant, en se donnant pour ce qu'il n'est pas, en faisant briller à ses yeux de vaines et chatoyantes perspectives qui fuient sans cesse devant lui. Si l'homme avait la conscience de cette inanité, s'il savait où, comment et pourquoi les piéges sont tendus, il se garderait bien d'y tomber. Dans le cercle de Gwynfyd cette connaissance lui sera pleinement concédée, et, par cela seul, le mal cessera d'exister pour lui. — Telle est la doctrine bardique.

TRIADE XXXVI.

Tri chadernyd gwybodaeth : *darfod treiglo pob cyflwr bywyd*, *cofio treiglo pob cyflwr a'i ddamwain*, a *gallu treiglo pob cyflwr fal y mynner*, er prawf a barn; a hynn a geir yn nghylch Gwynfyd [1].

Les trois puissances (ou fondements) de la science : *accomplir la transmigration à travers chaque état de la vie*, *se souvenir du passage par chaque état et de ses incidents*, et *pouvoir passer à volonté (de nouveau) par un état quelconque*, en vue de l'expérience et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynfyd.

Cette triade est fort importante pour la doctrine bardique de la métempsycose, et pour l'entente de certaines traditions des anciens bardes.

Délivré du mal, de la mort et de l'ignorance, en pleine possession de son génie primitif, de son *awen*, et des pures félicités de l'amour, l'homme néanmoins ne s'arrêtera pas dans une monotone éternité de bonheur, incompatible avec sa nature (voyez la triade XXX). Un champ indéfini d'activité intellectuelle et de progrès lui restera toujours ouvert dans l'étude inépui-

1 Voyez Owen. Dict. au mot *gwybodaeth*.

sable des œuvres de Dieu. Aux trésors de science accumulés par le souvenir complet de ses existences passées, il ajoutera sans cesse de nouveaux trésors, car l'univers entier s'ouvrira devant lui comme un livre. Et non-seulement il abordera des sphères nouvelles, mais il pourra, s'il le veut, et comme dit la triade, *en vue du jugement et de l'expérience*, repasser par toutes les transmigrations, c'est-à-dire redescendre sur la terre; mais, comme de raison, avec les priviléges d'un habitant de Gwynfyd.

Ceci peut expliquer, dans les idées des bardes, l'ancienne croyance aux devins, aux magiciens, aux êtres doués d'un pouvoir surnaturel et bienfaisant, ainsi que les traditions merveilleuses qui entourent la mémoire de Taliesin et de Myrddin. Taliesin, en effet, dans la légende galloise que lady Guest a publiée récemment [1], apparaît dès sa naissance comme un être surnaturel; et on comprend dès lors comment, dans les poëmes qui lui sont attribués, il peut revendiquer la mémoire de ses transmigrations passées, mémoire qui est un privilége exclusif du cercle de Gwynfyd. Et non-seulement Taliesin raconte ses transmigrations dans Abred, mais il fait plus d'une allusion à son séjour dans les régions de Gwynfyd, bien qu'avec un singulier mélange de traditions bibliques. Ainsi dans le Hanes Taliesin, le barde dit

Mi a fum gyda'm Ner
Yn y goruwchelder,
Pan gwympiod Luciffer
J Uffern dyfnder [2].

« J'ai été avec le Seigneur, dans la suprême élévation, quand il précipita Lucifer dans la profondeur de l'enfer. »

1 Mabinogion, tome III, p. 356.
2 Archaiol. of Wales, p. 19.

Mi a fum ar yr wybren
Gyda Mair Fadlen.

« J'ai été dans le ciel avec Marie-Madeleine. »

Mi a fum am logawd
Yn gwlad y Drindawd.
Ni wyddis beth yw y cnawd
Ai cig ai pysgawd.

« J'ai été autour du sanctuaire dans la région de la Trinité ; je ne savais plus ce qu'était la chair, ou viande ou poisson.. » (C'est-à-dire je ne connaissais plus la nourriture matérielle.)

Mi a fum dysgawd
Ir holl fydysawd
Mi a fida hyd dyd brawd
Ar wyneb daiarawd.

« J'ai été l'instruction dans tout l'univers ; je serai jusqu'au jour du jugement sur la face de la terre. »

Dans un autre fragment de poëme qui lui est attribué, il se vante de la mémoire de ses naissances passées, et de sa science universelle.

Teirgwaith i'm ganed, gwn fyfyriaw.
Truan oedd i ddyn na ddoe geisiaw
Holl gelfyddydau byd sy'n byddinaw (i'm bru)
Canys gwn a fu ac a fydd rhag llaw [1].

« Trois fois je suis né, je sais me souvenir. Malheur que les hommes ne viennent pas chercher tous les mystères du monde mis en ordre (dans mon sein !) car je connais ce qui a été et ce qui sera dorénavant. »

1 Archaiol., p. 76.

Que ces poëmes attribués à Taliesin soient de lui, ou d'une époque postérieure, toujours est-il que leurs allusions nombreuses à la doctrine de la transmigration ne s'expliquent que par les triades bardiques.

TRIADE XXXVII.

Tri bannogion pob byw yn nghylch y Gwynfyd : *swydd*, *braint* ág *awen* ; ag nis gellir dau'n bod yn ungyfun y mhob peth; gan y bydd cyflawn pob un yn y bo bannog arno: ag nid oes cyflawn ar ddim, heb y maint oll a dichon fod o hano [1].

Trois prééminences (distinctives) de chaque être vivant dans le cercle de *Gwynfyd* : la *vocation*, le *privilége* et l'*awen* (le génie primitif). Il n'est pas possible (en effet) que deux êtres soient identiques à tous égards ; il y aura plénitude pour chacun en ce qui concerne sa prééminence (distinctive) ; et il n'y a pas plénitude d'une chose sans comprendre tout ce qu'elle peut être en réalité.

[1] Voyez Owen. Dict. au mot *ungyfun*.

Cette triade n'est claire ni par le fond, ni par la forme. Voici, je crois, ce qu'elle veut dire, en tenant compte de tout ce qui précède.

Chaque personnalité humaine demeurera éternellement distincte avec un développement illimité. Mais, en arrivant à la perfection intellectuelle et morale, tous les êtres en viendraient à se ressembler complétement. Cela, cependant, n'aura pas lieu, et chacun possédera sa prééminence distinctive, fondée sur trois choses : une *vocation* (ou juridiction, office, emploi, car le mot *swydd* signifie tout cela), c'est-à-dire une sphère d'activité propre avec un but assigné par Dieu; un *privilége*, c'est-à-dire l'action libre et indépendante dans cette sphère d'activité; et le *génie original* (awen), qui, d'après la triade 32, sera rendu à chacun dans Gwynfyd, comme un bien inaliénable. La perfection des êtres, à quelque degré qu'elle s'élève, n'impliquera donc pas l'uniformité; mais consistera en ce que chaque être réalisera complétement son *idéal propre*, en exerçant ses facultés dans une sphère déterminée, et toujours avec un but positif, ce qui n'exclut pas l'idée de changement progressif : doctrine de bonheur en opposition tranchée avec l'immobilité contemplative telle que la conçoivent les Indiens.

TRIADE XXXVIII.

Tri pheth nis gall namyn Duw : *dioddef bythoedd y Ceugant, cynghyd a phob cyflwr heb*

newidiaw, a rhoi gwell a newydd ar bob peth heb ei roi ar goll[1].

Trois choses que nul ne peut excepté Dieu : *supporter l'éternité du Ceugant, participer à tout état sans changer, améliorer et renouveler toutes choses sans les détruire.*

Comparer la triade XXX et son commentaire.

TRIADE XXXIX.

Tri pheth nis gellir darfod byth arnynt gan angen eu galledigaeth: *dull hanfod, ansawdd hanfod*, a *lles hanfod;* gan hyn byddant hyd byth yn eu hannrwg, ai byw ai marw ydynt, yn amryfel hardd a daionus cylch y Gwynfyd[2].

Trois choses qui n'auront point de fin, à cause de la nécessité de leur puissance : la *forme* de l'existence, la *qualité* de l'existence et l'*utilité* de l'existence ; car

1 Voyez Owen. Dict. au mot *newidiaw*.
2 Voyez Owen. Dict. au mot *galledigaeth*.

ces choses, délivrées de tout mal, dureront éternellement, chez les êtres animés ou inanimés, dans la diversité du beau et du bien du cercle de *Gwynfyd.*

Il faudrait connaître, d'une manière plus précise, le sens logique attribué par les bardes aux mots *dull, ansawdd, lles,* forme, qualité, utilité, pour bien comprendre cette triade. Ce qu'elle semble établir positivement, c'est la perpétuité des existences déterminées par Dieu sous le triple rapport énoncé, une fois que l'élément perturbateur du mal aura pris fin, et que l'ordre régnera définitivement dans toute la création. Chaque chose subsistera dès lors avec sa forme propre, sa qualité et son utilité spéciale, afin que le beau et le bien se réalisent, dans Gwynfyd, d'une manière complète par une infinie diversité, c'est-à-dire sans se perdre dans la vague indétermination de l'absolu.

TRIADE XL.

Tri rhagor newid cyflwr yn y Gwynfyd : *addysg, harddwch,* a *gorphwys*, rhag anallu dioddef y Ceugant a'r tragywyddol.

Trois avantages excellents des changements d'état dans *Gwynfyd* : *l'instruction, la beauté* et *le repos* ; à

cause de l'impuissance (de l'homme) à supporter le *Ceugant*, qui est au delà de toute connaissance.

Il est question ici des avantages qui résulteront du mouvement des existences continué dans Gwynfyd. L'*instruction*, signifie : le progrès dans la science ; la *beauté* découlera de la variété, et Ed. Williams traduit, avec raison, je crois, *harddwch* par *beautiful variety*. Quant au *repos*, il faut entendre par là que l'homme s'arrêtera définitivement dans le cercle de Gwynfyd, où il sera délivré de tout mal ; car tout autre sens serait en contradiction avec les changements et l'activité continue qui, selon les bardes, persisteront dans Gwynfyd pour le bonheur même de l'homme. C'est aussi ce qu'indique le commentaire ajouté relativement au *Ceugant*.

TRIADE XLI.

Tri pheth sydd ar eu cynnydd : *tan sef goleuni, dëall sef gwirionedd, ag enaid sef bywyd ;* a gorfod a wnant ar bob peth, ag yna diwedd *Abred* [1].

Trois choses s'accroissent continuellement : *le feu ou la lumière, l'intelligence ou la vérité*, et *l'esprit ou la*

1 Voyez Owen. Dict. au mot *tan*.

vie. Ces choses finiront par prédominer sur toutes les autres, et alors *Abred* sera détruit.

TRIADE XLII.

Tri pheth y sydd ar eu difant: *tywyll, anwir* a *marw* [1].

Trois choses diminuent continuellement: *l'obscurité*, *l'erreur* et *la mort*.

TRIADE XLIII.

Tri pheth sydd ymgadarnâu beunydd, gan fod mwyaf yr ymgais attynt: *cariad*, *gwybodaeth*, a *chyfiawnder*.

Trois choses se renforcent de jour en jour, la ten-

1 Voyez Owen. Dict. au mot *difant*.

dance vers elles devenant toujours plus grande : *l'amour*, *la science* et *la justice*.

TRIADE XLIV.

Tri pheth sydd yn ymwanâu beunydd, gan faint penaf yr ymgais yn eu gwrth : *cas*, *camwedd* ag *anwybodaeth* [1].

Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles croissant de plus en plus : *la haine*, *l'injustice* et *l'ignorance*.

Ces quatre triades développent le même thème sous des formes diverses. Elles établissent positivement, ce qui déjà avait été indiqué plus d'une fois, et ce qu'on pouvait d'ailleurs inférer de l'ensemble du système bardique ; savoir que, dans les siècles à venir, le bien est appelé à prédominer de plus en plus sur le mal, la lumière sur les ténèbres, la science sur l'erreur, l'amour sur la haine, l'esprit sur la matière, la vie sur la mort ; et qu'un temps viendra où le triomphe sera complet, où

1 Voyez Owen. Dict. au mot *gwrth*.

le cercle d'*Abred* n'existera plus, où *Drwg* et *Cythraul* seront rentrés dans le néant. Ceci est en accord d'ailleurs avec le langage des Écritures qui annoncent la venue définitive du royaume des cieux, et le glorieux avenir du monde quand Dieu sera tout en tout.

TRIADE XLV.

Tri chyflawnder Gwynfyd : *cyfran yn mhob ansawdd*, ag *un cyflawn yn pennu ; cyfymddwyn a phob awen*, ag *in un rhagori ; cariad at bob byw a bod*, a *thuag at un*, sef Duw, *yn bennaf ;* ag yn y tri un yma y saif cyflawnder nef a Gwynfyd [1].

Les trois plénitudes (du bonheur) de *Gwynfyd* : *participer de toute qualité* avec *une perfection principale* ; *posséder tout génie* avec *un génie prééminent ; aimer tous les êtres* avec *un amour en première ligne*, savoir l'amour de Dieu. — C'est dans ces trois choses que consiste la plénitude du ciel et de Gwynfyd.

Comparer les triades XXXII, XXXIV et XXXVII.

1 Voyez Owen. Dict. au mot *penu*.

TRIADE XLVI.

Tri angen Duw : *anfeidrol ger ei hûn ; meidrol ger meidrol,* a *chyfun a phob cyflwr bywydolion yn nghylch Gwynfyd.*

Trois nécessités de Dieu : *être infini en lui-même, être fini par rapport au fini,* et *être en accord avec chaque état des existences dans le cercle de Gwynfyd.*

Cette triade clôt dignement la doctrine bardique sur Dieu et la vie future. Elle exprime avec une concision pleine de profondeur cette synthèse finale des principes opposés, cette résolution des antinomies au sein de l'absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Cette synthèse finale, en effet, conduit nécessairement au panthéisme, si elle est conçue d'une manière abstraite, si Dieu n'est considéré que comme l'absolu au point de vue logique, et non comme la *personnalité* absolue. Dans un système d'abstractions logiques, les principes opposés se détruisent purement et simplement quand on veut les ramener à l'unité ; mais, suivant une belle expression de Schelling, *Dieu n'est pas un système, mais une vie,* et au sein d'une personnalité vivante, les principes opposés se réconcilient sans s'anéantir. C'est ce que proclame la doctrine bardique. Dans l'éternel *Ceugant*, Dieu restera toujours infini et immuable, mais dans *Gwynfyd* il pénétrera de son esprit toutes ses créatures ; il les embrassera d'un lien commun d'amour et d'har-

monie, après les avoir aidées à se dégager librement des liens d'*Abred*, instrument temporaire, et désormais brisé, de l'accomplissement de ses vues providentielles.

Tel est ce curieux débris traditionnel de l'antique sagesse des bardes et des druides. On peut juger maintenant avec plus de connaissance de cause, si une doctrine aussi complétement originale, qui touche aux systèmes philosophiques les plus profonds comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne, à Schelling et à l'Inde, sans aucune trace de la théologie et de la métaphysique scolastiques, si une telle doctrine, dis-je, peut avoir été créée de toutes pièces par les bardes gallois du moyen âge. Tout dans ces triades, idées et terminologie, fond et forme, indique une origine à part; et, à travers les obscurités d'une exposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules

logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau. Pour l'histoire générale de l'esprit humain, comme pour l'histoire spéciale de l'ancienne Europe, ce fait me paraît des plus intéressants, et c'est pour cela que j'ai cherché à le remettre en lumière par la traduction et l'interprétation du *Mystère des Bardes de l'île de Prydain*. Si ce petit travail réussit à provoquer de nouvelles investigations il aura pleinement atteint son but.

